

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 42

Artikel: Chance et malchance
Autor: Jack
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225468>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Sâ-to cllia letra ? que demandâve à n'on bote.

— Na, régent.

— Mè non pllie. Eh bin, la faut châtôtâ !

* * *

Dein clli teimps, on recordâve principalameint lo chaumo et lo catsimo. L'êtâi assebin lè z'annâie que lâi avâi on moui de dzouveno côo dâi z'Allemagne que vegnant gaçon dein noutrè campagne. L'avant ti, hivè et tsautein, dâi molleton bon tsaud et dâi pucheinte tsausse de melanna.

Noé, lo régent-sordâ, fasâi dan récita per tieur on chaumo, clli que sè dit :

Les éléments fondront par la chaleur.

Lo bouibo que savâi pas liaire bin adrâi, recordâve :

Les Allemands fondront par la chaleur.

Lo régent que sè crayâi que l'êtâi dinse, répondâi :

— M'ein su adî maufyâ... avoué lâo grôche tsausse !

* * *

Po lo catsimo, l'êtâi fé pè demande et pè reponse et faillâi lo savâi iò que sâi et su lo bet dâo dâi, riquè-raque, ein devant, ein derrâ, einan et à la recouletta. Dinse :

— Qui a créé le monde ?

— Dieu. (On verive quaque foliet).

— Qu'arriva-t-il ensuite ?

— Il le vendit à Potiphar !

* * *

Ouque que l'êtâi quemouïdo po Noé, po recordâ sè z'ecoulli, l'êtâi de lâo demandâ tota la création. Lâi avâi pas fauta de tant de cabosse. Rein qu'à demandâ :

— Qu'est-ce qui fut fait le premier jour ?

Et dinse po lo second. Et pu lo trâisiémo. Et pu lè z'autro tant qu'à sat. Mâ, on dzo, Noé, que l'avâi bu on verro de riquiqui de trào, n'a pas pensâ que faillâi s'arrêta à sat et l'a fé :

— Qu'est-ce qui fut fait le huitième jour ?

Lo mousse, que l'êtâi on fin, lâi répond :

— Les Allemands !

Lo régent l'a ruminâ on bocon cllia rebriqua et l'a de dinse :

— Eh bin ! lo Créateu l'arâi mî fé de fère lo bon delon.

* * *

Et l'è dan por cein que l'ant fé, lâi a ceint an, l'Ecoûla normala, po coudhî recordâ on bocon ti clliaô que dussant recordâ lè z'autro.

Marc à Louis.

Le beau côté de la chose. — Ma chère amie, je dois te déclarer que je viens de contracter une assurance. Tu toucheras ainsi 10.000 francs à ma mort... — Ah ! mon bon Auguste, comme tu as bien fait ! Maintenant, je ne serai plus forcée à chaque minute de te dire : « Prends bien garde ! N'attrape pas froid... »

LES PIQUE-NIQUES DE L'AVENIR OU LA BENIGNON DE PAYERNE

QN m'assure que les lignes suivantes ont été reçues par un commerçant de l'ancienne résidence de celle qui fut la vénérable Reine Berthe :

« Payerne, comme les autres villes du pays, a besoin de se refaire une clientèle. Nous croyons que le moyen le plus sûr d'atteindre ce but serait d'organiser une « Semaine payernoise » où les produits de la contrée seraient exposés et si possible vendus. Mais, attendu que la mise sur pied d'une telle « Semaine » exige un certain temps, nous pensons que le mieux serait de voir les CFF annoncer pour un des prochains dimanches de cet automne la conduite de trains spéciaux à prix fortement réduits de Lausanne et de Berne à Payerne.

« Afin de stimuler le zèle des voyageurs toujours à l'affût d'un but, de réjouissances et de manifestations de sociabilité, vous offrirez pour cette date une grande dégustation gratuite des meilleurs vins de vos caves, tandis que la fabrique de cigares Frossard distribuerait aux amateurs à titre gracieux des « bouts » de choix. Les

grandes charcuteries de la place ne voudraient point rester à l'écart et auraient certainement à cœur de faire goûter en passant aux amis du dehors des tranches de leurs excellents saucissons et jambons. Peut-être que même vos confiseurs tiendraient à mettre des échantillons appétissants de leurs tourtes ou bombes « Reine Berthe » à la libre disposition des visiteurs. Devant les « Caves réunies » et vos hôtels, à moins que ce ne soit sur le gazon de votre place d'armes, un grand bal champêtre serait organisé pour clôturer dignement la fête et magnifier tout à la fois les spécialités de Payerne et la libéralité de ceux qui les débitent.

« Il est évident que de cette manière votre vaillante cité se ferait une réclame efficace. »

Tout est si clairement énoncé en cette lettre qu'elle se passe de commentaires. En tout cas, c'est une façon bien simple d'aller se repaître aux dépens d'autrui et il n'est pas impossible que les CFF, lorsque le public se fatiguera de leurs trains spéciaux toujours les mêmes, n'aient recours à de pareils appâts pour encourager l'esprit de vagabondage des citoyens. Avis aux édielles de la ville de Lausanne relativement à la prochaine dégustation des vins du Dézaley ; mais, pour que la fête soit complète, il faudrait la fixer à un dimanche ! *Aimé Schabziger.*

SUR LE VIF

QOMME c'est ennuyeux de m'ennuyer comme je m'ennuie !

Madame est jeune et elle est mariée depuis deux ans.

Monsieur qui lit son journal sursaute et s'écrie :

— Comment, tu t'ennuies ?

— Dame !

— Amuse-toi...

— Avec quoi ?...

— Va voir tes amies...

— Je ne puis guère aller chez mes amies tous les jours... elles diraient que je suis malheureuse en ménage.

— Occupe-toi d'œuvres sociales...

— Je ne suis pas encore assez rassise.

— Va dans les musées...

— On ne voit que du nu, et la plage me suffit en été.

Il y a un silence durant lequel monsieur cherche quelles sont les occupations qui pourraient convenir à madame... Il trouve :

— Lis...

— Les romans gais sont idiots et les tristes sont stupides.

— ...

— Mon chéri, reprend madame ensorcelante, sais-tu ce qui me distrairait et me ferait bien plaisir ? car je suis affectueuse et tendre... j'ai besoin d'embrasser quelqu'un... et comme tu n'es pas là de la journée et que le petit poupon que nous devons toujours avoir n'est pas encore là, tu devrais m'acheter un chien...

— Un chien ?...

— Mais oui...

— Ce sera infernal... Il faudra le promener trois fois par jour... tu sais pourquoi ?

— C'est peu de chose... A part cet inconvénient, c'est si gentil de promener un chien... Et puis, c'est fidèle, cela vous tient compagnie, on lui parle, il vous répond et il vous regarde avec de bons yeux de chien.

— Naturellement.

— Il te remplacera quand tu ne seras pas là.

Monsieur se laisse persuader. Une femme qui s'ennuie peut-être induite en tentation.

Monsieur et madame se précipitent à la fourrière.

Madame est partie de la maison décidée à choisir un petit chien. Elle en voit de toutes les tailles et elle est fort hésitante. Elle finit par jeter son dévolu sur un énorme chien policier qui a arrêté sur elle un regard suppliant.

— Mon bon Loulou...

Le chien paraît aussi heureux que sa nouvelle maîtresse.

Quelle joie de promener Loulou ! Il est très sage et ne gêne personne. Il suit avec tact et il est caressant.

Madame est dans l'enchantement. Monsieur est ravi parce que madame ne s'ennuie plus. Il a toutes les gentillesses du toutou sans en avoir les corvées. C'est une fête pour lui de rentrer de son bureau.

Sa femme lui saute au cou, Loulou lui saute aux épaules. Il ne sait plus à qui parler.

Madame lui détaille par le menu les miracles de son chien, sa civilité, son intelligence.

Le temps passe. Madame n'aime plus autant son loulou... Descendre trois fois par jour pour cet animal devient fastidieux. Cependant le chien a toujours son regard suppliant et ce serait une cruauté de le revendre.

Petit à petit, monsieur est sollicité pour conduire Loulou sur le trottoir, une fois, deux fois, trois fois...

Monsieur proteste en disant qu'il n'a pas voulu ce chien.

— Il ne fallait pas m'écouter, dit madame... j'étais dans une crise de neurasthénie et l'imagination est bien mauvaise conseillère dans ces cas-là...

Monsieur est sidéré.

Et finalement, le chien de madame est devenu le chien de monsieur. C. S.

La ruse de bébé. — Maman, tu aimes les histoires ?

— Oui mon enfant.

— Eh bien ! je vais t'en raconter une vraie, mais elle est très courte : « Il y avait une fois une carafe, et, hier, je l'ai cassée. »

— Après ? Continue.

— C'est tout !

CHANCE ET MALCHANCE

DEUX mots qu'on prononce bien souvent dans la vie courante et qu'on prononce en réalité sans bien réfléchir.

Pour beaucoup, la chance, c'est la réussite, attribuant ainsi à la situation conquise, la prédominance du hasard, sans songer à faire état de ce qui a pu amener ce soi-disant hasard. C'est la chance, dites-vous. Non, la plupart du temps. Car ce que vous appelez de ce nom fêliche, n'est presque toujours que le résultat de lutttes, de travail, de réflexions, de dur labeur que vous n'avez pas vu, que vous n'avez pas connus, et qui ont amené — de très loin dans le temps, parfois, — ce concours de circonstances extraordinaires qui vous fait vous écrier : Ils en ont de la chance, ces gens-là.

C'est une chance, si vous voulez. Mais une chance ne dépend rien au hasard, une réussite qui est un résultat. Et vous ne voyez que le dit résultat. Evidemment, la chance ainsi acquise semble parfois injuste, lorsqu'elle ne vient pas des efforts personnels directs. Témoin, un enfant choyé n'ayant qu'à profiter des lutttes pénibles dans lesquelles ses parents ont conquis durement le luxe dont il jouit, la nonchalance dorée qui peut faire envie.

C'est une chance pour lui, peut-être, mais ce résultat que vous voyez a été payé de peines sans nom, par les parents qui adorent leur enfant. Et c'était pour eux une récompense de choyer cet enfant, et de lui épargner tout ce qu'ils avaient subi de gêne, de détresse, de labeur.

Vous voyez que le hasard n'a été pour rien là-dedans, puisque tout simplement les parents ont peine pour faire la vie douce à leurs petits.

Quant à la malchance, c'est exactement l'inverse, ou plutôt la même chose. Lorsque vous voyez des chutes, des misères, vraiment peu méritées, vous criez à la malchance, à la guigne. Hélas non, pas toujours.

Vous ne voyez encore ici que le résultat final, cette détresse vraiment lamentable à contempler, encore bien davantage à supporter.

Mais à l'origine, quelles erreurs de direction, d'organisation, de tactique, n'ont-elles pas été commises, faussant à jamais la situation, faisant dévier l'orientation première et meilleure.

Souvent aussi, le découragement au premier obstacle, le manque de cran, de force morale, l'insouciance, qui ont laissé passer les circonstances les plus favorables, couler les jours, sans réagir.

Le travail est la grande loi humaine. Elle ne saurait être transigée. Et si la situation possédée ou acquise permet de ne pas s'éreinter au travail, du moins faut-il veiller, préparer l'avenir qui n'est à l'abri d'aucune surprise, aussi bien agréable que désagréable. Les circonstances de la vie actuelle en sont un sûr garant.

Ne pas s'endormir dans un rêve éveillé, s'intéresser à quelque chose si l'on est fortuné, gagner sa situation de haute lutte, en cas contraire.

Et surtout ne pas compter sur sa chance, sous prétexte qu'elle vous a réussi jusque-là.

Cette chance était un résultat préparé par d'autres et dont vous profitez.

Et, non plus, ne croyez pas à la malchance, qui vous enlèverait tout ressort moral.

Ce serait le meilleur moyen d'être malchanceux puisqu'on n'aurait plus le courage de « tenter sa chance ».

Jack.



EVIDEMMENT, C'EST UN BRAVE HOMME !...

Certes, Mme Tavonne connaissait son monde! Bien vite, les gens s'habituerent à pousser la porte du concurrent. Cette porte sentait encore le vernis. Dans le magasin, tout brillait, tout reluisait. Les sacs étaient bien alignés (pruneaux, riz, café, lentilles...) et la balance attendait les cornets pointus. Et Barroz était là qui offrait volontiers un cigare, qui riait, qui lançait des gaillardises, qui glissait une caramel dans la bouche ouverte des enfants... Le samedi soir, quand les hommes siégeaient à la pinte, quelques femmes se glissaient pourtant dans le corridor sombre des Tavonne. Elles entraient à l'épicerie par la porte du fond. Etonné, assis sur le comptoir, le chat jaune contemplait ces ombres craintives, écoutait le bruit triste des voix retenues, averti par une sorte d'instinct qu'il ne fallait plus ronronner comme par le passé. Et l'on disait, apitoyé :

— Que voulez-vous !... On ne peut pas lutter contre les gros !

— Vous comprenez, il a cautionné mon mari.

— On y va... Il vend au-dessous du prix...

Et Mme Tavonne, avant de s'endormir, la tête sur l'oreiller :

— Mon pauvre Paul !... Si tu n'avais pas ta paie de facteur !... Et dire que j'ai sept paires de socques à acheter !...

Après quelques semaines, la colère de Barroz se réveilla. Son sang épais s'irritait au métier d'épicier à pantoufles brodées.

— Deux kilos de sucre gros déchet...

Barroz laissait sa femme servir le client. Et il rêvait aux vitres, ennuyé, bougon. Justement Tavonne s'éloignait, le pas souple, la casquette sur l'oreille, son sac en bandoulière, la nuque brunie par le soleil... Barroz blasphémait sourdement. Il lui prenait alors une grosse mélancolie. En pensée, il suivait le facteur entrant dans les fermes, longeant les champs, comparant le coq de Martinet au coq de Dufour, buvant à fruit mûr, couchant en joue, de sa canne ferrée, une fontaine, sautant une haie, ramassant un lièvre affolé, et puis filant à travers bois, acceptant un verre chez les Bossonnet. Barroz s'excitait :

— Dire que je suis là à peser des livres de sucre !... Il n'est pas tant fort, ce Tavonne du diantre !... Il toussa creux !... Gare !... Gare !... Il faut que je le fasse crever sur les routes !...

Ah ! tu as voulu trotter !... Gare ! Gare !... Tu trotteras !

Et il rit aux éclats. Et il alluma un cigare très noir. Car une idée lui était venue, en éclair, une idée toute simple, admirable, comme on en a quand on ne pense à rien. Barroz, donc, frotta l'une contre l'autre ses larges mains charnues, répétant sans se lasser :

— Gare ! Gare !...

* * *

A une heure du village des Biores, à deux heures des Essarts, en un coin perdu parmi les broussailles et les marécages, vivait depuis vingt ans un berger savoyard qui portait le nom bizarre de Cabriot. Nul ne connaissait ses antécédents. Cet être sauvage, vaguement idiot et naïvement malin, louait à la commune des Biores, pour quelques liards, des terrains sur lesquels poussaient une herbe grossière, de courts roseaux à feuilles dures. Avec une dizaine de chèvres, quatre ou cinq brebis, ce Cabriot habitait une pauvreasure abandonnée par des gens émigrés en Amérique. Dès l'aube, par tous les temps le berger poussait sa bande encornée vers les noisetiers qui poussent à la lisière des bois, au fond des ravines, dans les clairières. Et deux fois l'an, il courait les foires pour vendre les cabris, les agneaux dont ses bêtes le gratifiaient, de jolis cabris étonnés, aux grosses pattes encore raides, des agneaux frisés et bêlants. A cinq lieues à la ronde on connaissait la houppelande crasseuse de Cabriot, son feutre rond enfoncé sur une face craintive, ses yeux incroyablement clairs, toujours mobiles, tant ils avaient l'habitude de surveiller les escapades du troupeau capricieux.

Or, certain vendredi, s'étant levé très tôt, Barroz partit à travers champs. Il longea le ruisseau, franchit les prés marécageux, traversa des sapinières broussailluses, gravit des côtes escarpées. Une cabane apparut enfin, à demi cachée derrière un épaulement rocheux... Il faisait beau et chaud... Assis à l'ombre courte de son toit, Cabriot mangeait bruyamment du pain bis trempé dans du lait, cas ses gencives étaient désarmées. Au bruit des pas, le berger tourna la tête, peureux, puis se leva, essuyant sa barbe d'un revers de main...

— Bonjour !...

Devant Barroz qu'il savait être un des rois de la commune, donc un des maîtres de sa destinée, Cabriot rentra la tête dans les épaules et toucha son feutre rond d'un doigt.

— Il fait beau, hein ?...

— Oui !... fit Cabriot sur un ton de parfaite niaiserie.

— Ne trouvez-vous pas le temps bien long, par là, dans ces sapins, derrière ces marécages ?

Cabriot se décida à lâcher quelques mots. Que lui voulait-on ?... Le déloger de sa solitude ? Il dit donc, baissant un peu sur sa barbe.

— Je suis avec mes bêtes... Ça va bien !

La bouche de Barroz sourit largement.

— Est-ce que ça ne vous amuserait pas de recevoir le journal tous les jours ?... De savoir ce qui se passe ?... De voir du monde chez vous, le facteur, par exemple ?

Les yeux de Cabriot s'écarquillèrent, angoissés.

— Je suis bien avec mes bêtes...

Le berger, c'était évident, ne tenait pas les hommes en grande estime. Quant aux journaux, comme il ne savait pas lire, il les ignorait candidement.

— Ecoutez, reprit Barroz avec astuce... Un type du gouvernement est venu inspecter la commune pour prendre note, donc, de ceux qui se conduisent bien ou mal et distribuer des récompenses... J'ai fait mon rapport... Vous êtes un bon citoyen... On est content de vous... Chaque matin et chaque soir, depuis demain, vous recevrez gratuitement un journal... Oh ! pas pour le lire !... Mais pour allumer le feu, pour envelopper les tomes, c'est commode, vous verrez... En outre, deux ou trois fois par an, on vous enverra, de Lausanne, un paquet de ciga-

res et du tabac à chiquer... du bon tabac... du fort !...

Fouillant les poches intérieures de sa blouse ballonnée, Barroz en tira une bouteille de vin, de jolis paquets de tabac jaunes et bleus.

— Pour cette fois, c'est moi qui vous l'apporte...

De convoitise, de joie béate, Cabriot ouvrit une bouche stupide. Sa lèvre inférieure pendait sur le menton. Méfiant, encore trop ému pour croire à son bonheur, il étendit vers la bouteille, vers les paquets, de grosses mains tremblantes, bossuées, semées de verrues, couturées de cicatrices, hideusement déformées par le rude travail. Il caressa cette bouteille, il caressa ces paquets, et puis il rit d'un rire inquietant qui lui tordait la face et découvrait les gencives noires. Cependant Barroz dit sévèrement :

— Seulement, gare !... gare !... Pas un mot !...

Silence sur toute la ligne... Compris ? Quand le facteur vous questionnera, ni vu, ni connu... Rien ! rien !... Bouche cousue... Compris ?...

Et Barroz, de deux doigts, puis de toute la main largement déployée, se fermait violemment la bouche.

— Vous saisissez la raison ?... Les autres, qui n'ont rien, seraient jaloux... Ils réclameraient... Et on serait obligé de vous enlever les journaux, le vin, le tabac, tout quoi !... Moi, par exemple, vous ne m'avez jamais vu... Compris ?... Une idée. Je suis le facteur. Je vous demande : — Dites-voir, Cabriot, qui est-ce qui vous envoie ces journaux ?...

Une ruse incroyable se joua dans les yeux du berger crasseux. Mimant son rôle avec une subite intelligence qu'éveillait en lui le désir du vin, du tabac, il loucha, il regarda l'horizon vaste et muet, et puis ricana, prodigieusement, merveilleusement idiot, muré dans l'incompréhension totale et définitive.

Rassuré, Barroz s'éloigna, laissant Cabriot assis devant sa bouteille et son tabac. Le bruit des pas, sur les rocailles, diminua, se tut, et de nouveau ce fut le grand silence coupé par les soupirs du vent.

* * *

Lorsque Paul à Jean Tavonne reçut pour la première fois un journal à l'adresse de *Monsieur Joseph Cabriot, berger, à l'Epine noire, sur les Biores...* il s'assit de saisissement. Un journal pour Cabriot !... Il examina la bande du maudit imprimé de plus près : *Votre abonnement finit le 31 août 1912...* C'était clair !... Ah ! Barroz allait pouvoir s'amuser à suivre des yeux le facteur pataugeant au travers des prés marécageux, montant les sentiers mal tracés, par le soleil, par la pluie, par la neige, sous le vent, pour porter un journal à ce pauvre crétin illettré qui avait nom Cabriot !... Tremblant de colère, Tavonne s'était levé.

(A suivre.)

Benj. Vallotton.

Le bon connaisseur. — Un auteur lisait une tragédie de sa façon. Dès la première scène, trente personnages apparaissaient sur le théâtre. Jaloux de l'approbation d'un connaisseur distingué, il s'approche de lui et lui demande ce qu'il pense de cette exposition.

— Monsieur, dit le connaisseur, il n'y a qu'un général qui puisse commander à tout ce monde !

Bien des Bitters
Vous sont offerts;
Le meilleur est
Le „DIABLERETS“

Les jolis trousseaux s'achètent toujours
chez L. BROUSOZ
AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES
Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.